

Nous avons aujourd'hui bien des choses à dire et à communiquer à nos lecteurs. Parlons d'abord de la Noël, puis des Noël's et ensuite de la composition musicale de notre numéro.

I.

Nous voilà, dans dix jours aux fêtes de Noël, ces fêtes qui passent hélas! inaperçues à Paris, mais qui font battre le cœur // 114 // de tout Franc-Comtois, de tout Bourguignon, de tout Languedocien et de tout Provençal. Dans dix jours, il n'y aura pas un cœur chrétien qui ne s'écrie : *Parvulus natus est nobis!* Et il n'y aura pas une famille qui ne se réjouisse comme si, en effet, il lui était venu un nouveau-né, un petit enfant, un sauveur. Heureuses et charmantes fêtes où éclate une allégresse si naïve, où les chants des Noël's essayés d'abord autour du foyer, sont continués ensuite à l'église ; où l'histoire de la Crèche représentée à l'église dans une chapelle *ad hoc*, est reproduite dans chaque maison. C'est la fête des enfants : *parvulus natus est nobis*; c'est la fête des adolescents, des pères, des mères, des vieillards. Vous figurez-vous ce vieillard aux cheveux blancs, prêt à dire peut-être son *Nunc dimittis*, qui, la veille de Noël et le jour de Noël, réunit à sa table tous ses enfants, tous ses parents dispersés, dans la pensée de resserrer, entre les membres épars d'une même famille, les liens de la parenté et de l'amitié fraternelle toujours un peu relâchés par la séparation et l'absence; il juge des contestations avec une indulgente équité; il obtient des réparations, des réconciliations de ceux qui l'avaient affligé par le spectacle de leurs dissensions, de leurs jalousies et de leurs rancunes.

Eh bien, chers lecteurs, cette fête de Noël, *La Maîtrise* de cette année veut la célébrer avec vous. Elle ne dédaignera pas de vous donner quelques airs de Noël's pour l'orgue, que nous emprunterons, pour la plupart, ne vous en déplaise, à nos recueils de Noël's provençaux. Nous ne voulons pas, certes, dénigrer les Noël's des autres contrées ; nous savons reconnaître leur // 115 // caractère, leur genre de naïveté; mais laissez-nous vous dire que les Noël's de la Provence, particulièrement ceux de Saboly sont inimitables sous le double rapport des paroles et de la musique. Le Noël provençal est d'une allure franche et vive; tantôt touchant et tantôt joyeux, il mêle souvent l'un et l'autre, témoin ce beau Noël des *Boumian*, de Puech, contemporain de Saboly, où le pathétique se dispute à la gaieté et que l'on ne peut chanter sans rire et sans pleurer. Grave et sentencieux avec l'aïeule ; doux, tendre, sensible avec la mère; candide et naïf avec l'enfant; espiègle et malin avec la jeunesse alerte et pétulante, le Noël provençal se met au diapason de tous les âges, se prête à toutes les nuances de caractères. C'est la légende vivante du foyer. Béthléem! il n'est pas besoin de courir en terre Sainte. Béthléem! il est là à deux pas : au tournant de la rue, à l'angle du chemin; c'est tout simplement l'étable de maître Jacques ou de maître Nicolas. Seulement il a fallu faire de maître Nicolas ou de maître Jacques un bourru exemplaire et le plus inhospitalier des humains pour qu'il ait eu la dureté de reléguer dans une méchante étable, ouverte à tous les vents et où pénètre la neige et le givre, la pauvre Sainte-Famille implorant par pitié un asile pour la nuit:

Hoù de l'oustaou! Mèstre, mestresso,
Varlet, chambriero! ci lia res.

Tant pis, ma foi! pour le maître Jacques ou pour le maître Nicolas de l'endroit si le portrait est ressemblant. Le Noël provençal se met peu en peine de l'exactitude historique. Il n'a nul souci non plus de la couleur locale et de l'anachronisme. A ses yeux, la naissance du Sauveur des hommes est un fait contemporain qui se renouvelle chaque année. Il inaugure dans nos campagnes la vie du coin du feu pendant les longues soirées d'hiver. Il est toujours reçu avec les mêmes chants de

joie, les mêmes élans de foi. Les enfants grandissent, deviennent hommes, puis vieillards, puis disparaissent; le mystère seul ne vieillit pas. Quant à la couleur locale, vous l'avez dans le Rocher ou les *Cantons* d'Avignon, la plaine du Comtat, où ce côteau du Luberon couvert de neige. Le drame se passe dans l'intérieur de chaque famille, tous sont acteurs, tous prennent un rôle, le grand père, la grand'mère, les époux, l'enfant, la jeune fille et jusqu'aux animaux domestiques qui ornent ou gardent le logis. Que tout à coup, au milieu de cette famille assemblée, retentisse la *bonne nouvelle*, que la cloche de la paroisse ou de l'hermitage sonne le grand jour de Noël, cette cloche n'est plus une cloche, c'est la trompette de l'ange qui crie *Hosanna* dans les cieux! *Un ange a fa la crido!* et aussitôt la fiction commence, et tous, grands et petits, se prêtent à cette fiction et la foi en fait une réalité, mais une réalité pleine de charme, de sérénité et d'espérance. Allons! il faut aller à la Crèche. Toi, prends ton bâton ferré ; toi, mets tes gros sabots; toi, gros Gervais, endosse ta camisole. Et les voilà partis, distribuant les lazzis à ceux qui restent en arrière, qui se laissent choir sur la glace, ou qui soufflent dans leurs doigts.

Chemin faisant, ou rencontre une bande de bohémiens, diseurs de bonne aventure, qui vont donner la bonne fortune à l'enfant Jésus, et, regardant les lignes de la main, lui prédisent le Calvaire. On voit aussi le Diable qui porte les cornes basses, qui a « les ailes d'un hanneton », allant cacher sa honte dans les « Pays-Bas ».

Cependant chacun apporte des présents, du miel, des œufs, de la farine, du nougat, des gâteaux pour la *Jaceni*; on trouve à la Crèche trois bons chasseurs au filet, qu'on a déjà aperçus descendant de la côte, qui viennent faire hommage à l'Enfant des oiseaux // 116 // qu'ils ont pris, et voilà ces oiseaux qui se mettent à gazouiller et à dire en leur patois, selon les mœurs de leur espèce, tout ce que leur inspire la vue de leur Créateur qui, pouvant naître dans un palais, a voulu voir le jour sur la paille entre un bœuf et un âne. Je vous le dis en vérité, le Noël provençal est le tableau des mœurs patriarcales de nos habitants du Midi.

Il est, comme dit notre ami l'abbé Arnaud, dans l'admirable article *Noël*, dont il a enrichi notre *Dictionnaire de plain-chant et de musique d'Église*, il est devenu d'autant plus cher à nos populations, « qu'elles voyaient s'y réfléchir leur propre image sous les divers aspects de la vie commune. » C'est là ce Noël provençal qui, à certains égards, est le Noël des autres contrées, mais qui sent plus son terroir que tout autre, qui est plus accusé dans sa désinvolture méridionale et semi-italienne, qui a son cachet particulier de sensibilité, de pathétique, de grâce, d'enjouement, de finesse, de cette finesse qui est dans le ton, dans l'accent, dans un je ne sais quoi de local qui se dérobe à l'analyse, et qui, alors même qu'il s'émancipe jusqu'à la raillerie, montre toujours la foi vivace, inébranlable et dominante sur le tout. « On a remarqué dès longtemps, dit d'une manière charmante M. de Sainte-Beuve, cette gaieté particulière aux pays catholiques; ce sont des enfants qui, sur le giron de leur mère, lui font toutes sortes de niches et prennent leurs aises. »

Aussi, pour le dire en passant, ne traduisez pas le Noël provençal: de la chose la plus vive, la plus touchante et la plus exquise, vous feriez la plus lourde et la plus plate. Il n'est pas plus possible de le traduire qu'il n'est possible de traduire les Fables de la Fontaine.

J'ai dit que la physionomie du Noël provençal est semi-italienne; il y a de l'italien aussi dans la musique. Oui, considéré sous le rapport musical, le Noël provençal est italien, parce que l'école musicale avignonnaise nous vient d'Italie. M. F. Séguin, d'Avignon, à qui l'on doit le *Recueil complet des Noëls de Saboly, avec les airs*

notés pour la première fois, et recueillis d'après d'anciens manuscrits(1), a mis en pleine lumière ce fait important d'histoire musicale dans la fort belle et fort curieuse introduction de l'ouvrage dont je parle et que je m'empresse de recommander aux organistes, aux maîtres de chapelle, comme aux érudits et aux archéologues. Mais M. F. Séguin serait le premier à m'accuser d'inexactitude, si je ne citais à côté de son nom le nom de M. Paul Achard, le savant archiviste du département de Vaucluse, qui s'est livré, sur cet intéressant sujet, aux recherches les plus minutieuses, si bien que M. Séguin lui-même n'a pu mieux faire que de reproduire dans son Introduction le mémoire de M. Achard. La conséquence la plus nette à tirer de tout cela, c'est que, tandis que « sous le règne de Louis XIII, c'est M. Fétis qui le dit, l'art d'écrire était déjà presque entièrement perdu dans la musique d'église, » et que, « quant à la musique dramatique, elle n'existait pas au temps de Louis XIII, ni même sous la minorité de Louis XIV (2) », l'école avignonnaise, fidèle aux traditions de la Chapelle Papale, brillait d'un vif éclat. Encore un coup, lisez et méditez l'Introduction des Noëls de Saboly de M. Séguin, et ce fait vous apparaîtra dans toute son évidence, en attendant que nous le montrions nous-même dans un jour plus éclatant encore, s'il est possible, en vous donnant des morceaux admirables, que nous avons nous-même recueillis avec soin de la bouche des vieillards, et auxquels il ne faut pas cher- // 117 // -cher [chercher] une autre origine. Nous vous disions quelque chose de cela dans notre précédente causerie.

II.

Voici donc les quelques Noëls provençaux que vous offre *la Maîtrise*. Aussi bien serait-ce d'un puritanisme étroit autant qu'absurde de se faire scrupule de donner des Noëls à nos lecteurs, sous prétexte que certains airs de ces Noëls sont légers, gais et badins. L'Église a ses temps de réjouissance, et, en bonne mère, elle aime à voir ses enfants partager son allégresse. En laissant les petits venir à elle (*Sinite parvulus venire ad me*), elle ne leur interdisait pas les jeux et les ris innocents. C'est ce qu'autrefois on comprenait à merveille. En 1699, vingt-quatre ans après la mort de Saboly, l'imprimeur Michel Chastel publia une nouvelle édition des Noëls de celui qu'il nommait « le bon faiseur en cette matière. » Or voici comment il s'exprime dans l'Avertissement de cette édition: « J'ay creu que ie deuois m'accomoder à l'intention de l'auteur de ces petits ouvrages, et donner indistinctement au public tout ce qu'il auoit fait *pour le resiouir à l'occasion de la naissance du Sauveur*. » A Dieu ne plaise que nous voyons disparaître de l'Église ce vieil usage de *se resiouir* en jouant et chantant des Noëls pendant la quarantaine de la Nativité « Vous avez bien raison de dire, nous écrivait M Séguin, à la date du 1^{er} décembre, qu'il est important de ne pas négliger ces anciennes traditions populaires; c'est le culte du souvenir, c'est l'esprit catholique. Dans les arts, comme en politique, comme en religion, renier le passé, c'est marcher à la décadence et à la barbarie. » Voilà comme s'exprime le vrai catholique, et voici comme s'exprime aussi un écrivain célèbre qui n'est pas catholique, malheureusement, mais qui est poète et qui doit à son âme poétique d'avoir aspiré quelquefois de bonnes bouffées de catholicisme: « Il y avait alors dans l'Église, dit M. Michelet, un merveilleux génie dramatique, plein de hardiesse et de bonhomie, souvent empreint d'une puérilité touchante... Elle (l'Église), quelquefois aussi, se faisait petite; la grande, la docte, l'éternelle, elle bégayait avec son enfant; elle lui traduisait l'ineffable en puériles légendes. »

(1) A Avignon, chez F. sSéguin ; un vol. in 4°, prix : 8 fr.

(2) *Résumé philosophique de l'Histoire de la Musique*, p. CCXXXVII.

Admirable et vrai dans le fond, et tout à la fois délicieux dans la forme!

Énumérons nos Noëls sans distinction de *grande* ou de *petite Maîtrise*, les abonnés de l'une ou de l'autre n'ayant qu'à exprimer le désir de les avoir tous pour qu'on s'empresse de les leur compléter de l'une ou de l'autre manière.

C'est le roi René qui ouvre la marche. Ce prince était musicien ; il composa les airs qui se jouaient à la fameuse procession de la Fête-Dieu. Notre air n'est autre que la marche du *Lieutenant du prince*, dans la même cérémonie. René en a fait, ou on en a fait un air de Noël ; nous le donnons, non d'après Castil-Blaze qui l'a un peu dénaturé, selon son habitude, dans son *Dictionnaire de musique moderne*, mais d'après *l'Explication des cérémonies de la Fête-Dieu d'Aix en Provence*, par Grégoire, imprimé en 1777 à Aix où l'on a conservé la tradition de cette musique. Un certain air de pompe, mêlé de bonhomie et de gaieté, tel est le caractère de ce joli morceau. On remarquera la première reprise composée de sept mesures au lieu de huit, sans que l'oreille soit choquée de ce défaut de carrure.

Vient ensuite l'air de la marche du régiment de Turenne, de Lulli [Lully], qu'on a appliqué au fameux Noël des Rois, de Domergue, doyen d'Aramon, et qui doit être joué aux fêtes de l'Épiphanie. Cette marche est charmante et s'applique merveilleusement à ce // 118 // Noël des Rois. C'est à l'organiste à le faire entendre d'abord dans le lointain, d'une manière presque indistincte, à le renforcer ensuite pour représenter l'approche des Mages et leur entrée dans la crèche, et à compléter ensuite l'illusion en les faisant s'éloigner insensiblement.

Le Noël languedocien est tiré d'un *Drame pastoral*, publié en 1741, par un sieur P*** sous le titre de: *Drame pastoral sur la naissance de Jésus-Christ, par une suite de Noëls languedociens et provençaux avec l'adoration des Mages en françois* (le patois doit être effectivement réservé aux seuls bergers), le tout parodié sur les airs les plus propres à exprimer le sentiment de chaque personnage. A Paris chez Boivin, Leclerc et Lottin. Lorsque M. l'abbé Arnaud voulut bien se charger de la rédaction de l'article Noël pour notre *Dictionnaire*, nous mîmes entre ses mains plusieurs documents, parmi lesquels figurait ce *Drame pastoral*, pièce fort rare et dont nous ne connaissons qu'un seul exemplaire, le nôtre. Voici comment notre savant collaborateur s'exprime à ce sujet: « Le *Drame pastoral* dont nous parlons a été composé pour nos populations méridionales, chez lesquelles s'est conservé jusqu'à ce jour le goût de ces représentations de la Crèche de Bethléem, que les Évêques tolèrent dans les églises sous la forme de personnages inanimés, et dont on offre aussi le spectacle public dans des maisons particulières, où les personnages automates produisent des mouvements analogues à leur situation, accompagnés de paroles que leur prêtent des gens cachés derrière la toile. Il est probable que l'auteur de ce *Drame pastoral* le destina à être représenté et qu'il réunit tous les innocents prestiges de l'art dramatique pour mieux agir sur les imaginations, dans le but louable d'exciter les profonds sentiments de piété que doit faire naître ce premier des mystères de la rédemption des hommes par le fils de Dieu (1) ».

Au reste, pour justifier pleinement ces dernières paroles, nous citerons le commencement de la préface que le sieur P*** a mise en tête de son *Drame pastoral*. Elle est d'une naïveté adorable.

« Cet ouvrage, qui est moins un ouvrage d'esprit que de sentiment, est, je crois, le premier de son genre; j'ose espérer que le public, surtout dans les provinces dont j'ay emprunté le langage et

(1) *Dictionnaire de Plain-chant*, article Noël.

auxquelles je l'ay destiné par prédilection, voudra bien le recevoir favorablement : je me mis attaché à y caractériser par des traits nouveaux l'allégresse et le tendre empressement des Bergers qui les premiers eurent le bonheur de visiter le Sauveur du Monde, et j'ay fait de mon mieux pour faire éclater, à travers leur innocence, et l'ineffable bonté de Dieu et tout le sublime des réflexions que le mystère de sa naissance r'enferme. Au reste, j'ay été, ainsi que je le devois, extrêmement châtié en tout; les deux petits divertissements qui sont venus naturellement à l'action, n'ont rien qui tienne de cette licence condamnable qu'on n'a que trop souvent ozé répandre en bien des Noëls, et quand j'ay livré par des danses nos Bergers à la joye la plus vive, ce n'a été que pour mieux r'amener le tout au sentiment: d'ailleurs l'objet de ces danses les sanctifie; David dansa devant l'Arche. »

Le Noël que nous empruntons au *Drame pastoral* a quelque chose de Haendel [Handel] dans l'allure. Il est en *fa*, à *deux temps*. Tous ceux dont il nous reste à parler sont de Saboly. Il est vrai qu'on ne trouvera pas l'air du Noël *des oiseaux : de bon matin per la campagne* (en *ré mineur*, à *deux quatre*) dans le recueil de M. Séguin, attendu que les paroles ne sont pas du maître avignonais, mais l'air est de lui. Il est fort joli. *Un ange à fa la crido*, en *fa*, à *deux temps* ; *li pastoureù*, en *la majeur*, à *deux quatre*! *Ai! la bono fortune*, en *la mineur*, à *deux quatre*; // 119 // *soun très home fort sage*, en *sol mineur* à *deux quatre*; *Guihaume, Toni, Peyre*, en *la mineur*, à *six huit*, complètent le petit bouquet musical que nous portons aujourd'hui à la crèche de l'Enfant-Jésus. On sera frappé de l'accent de profonde sensibilité de l'avant-dernier Noël, et de l'absence de note sensible du commencement du dernier. Nous n'hésitons pas à dire que ces petits morceaux sont autant de modèles de naturel, de franchise, et de grâce, et si, par hasard, quelques connaisseurs en jugeaient autrement, nous leur dirions qu'on peut admirer les grandes choses sans dédaigner les petites, et qu'il y a place pour tout dans l'art et dans la nature, pour le Noël comme pour la symphonie, pour le brin d'herbe comme pour le cèdre. Nous regrettons de n'avoir pu donner ni les *Boumian*, ni *Toure louro louro*, ni *Hou! de l'oustaou*, ni *Reviho te, Nanan*. Nous les réservons, s'il plaît à Dieu, pour l'année prochaine.

Voilà pour les Noëls.

Avec sa part des Noëls, la *Petite Maîtrise* publie encore la *Gaude* ou allégresses de la Vierge, noble et suave mélodie que l'on chante également dans le midi, à la Crèche, et un nouveau cantique, sur la pénitence, du P. Brydayne, où l'on trouve l'accent mâle, la structure ferme et nette, le vigoureux élan de l'apôtre populaire. Le P. Brydayne nous amène à M. Meyerbeer, car il faut qu'on le sache, sans les cantiques du P. Brydayne, nous n'aurions pas le cantique à six voix, avec récit, de M. Meyerbeer, que nous publions aujourd'hui dans la *Grande Maîtrise*. L'illustre compositeur a été tellement frappé de la noble simplicité, de l'expression de foi, de la mélodie pleine d'émotion des cantiques: *Plein d'un respect; Divin Jésus; Est-ce vous que je vois*, contenus dans nos précédentes livraisons, qu'il a senti vibrer en lui la fibre religieuse (car il la possède au plus haut degré, cette fibre religieuse, l'auteur des belles scènes de *Robert*, du cantique de la procession du Pré-aux-Clercs au 3^e acte des *Huguenots*, et du cantique *Vierge Marie* du *Pardon de Ploërmel*) et qu'il s'est déterminé à écrire pour la *Maîtrise* une suite de morceaux de ce style et de ce caractère. Le grand Corneille est le collaborateur que M. Meyerbeer s'est donné. Belle association: Pierre Corneille et G. Meyerbeer! Bien peu de personnes savent aujourd'hui que le sublime auteur du *Cid* ou de *Polyeucte* a traduit *en vers et en prose, l'Office de la Vierge*, un véritable Livre d'Heures, et qu'il a fait cette traduction avec autant de soins qu'il a pu en donner à la plus belle de ses tragédies.

Sans doute, dans le nombre des psaumes que le poète a mis en vers, il en est beaucoup dans lesquels il est resté au-dessous de l'original. La concision du tour latin, les divers sens contenus dans la période ont gêné le traducteur. Cependant,

presque partout on voit le jet fier et hardi. Mais, dans le psaume 18, *Cæli enarrant*, dans le 23^e, *Domini est terra*, dans le 44^e, *Eructavit cor meum*, dans le 96^e *Dominus regnavit*, dans le 97^e, *Cantate domino*, dans le 113^e, *In exitu, Israël*, dans le 148^e, *Laudate dominum de cælis*, et enfin, et surtout, dans le Cantique des trois Enfants: *Benedicite omnia opera domini*, Corneille égale et peut-être surpasse en grandeur, en simplicité, en images, tous ce que la langue française offre de plus beau. C'est une poésie qui éclate sur chaque strophe en accords sublimes. *L'Office de la Vierge* de P. Corneille parut en 1670, in 12, dédié à la Reine. Il est bien moins connu et lu que la plus faible des pièces de théâtre du grand poète. Heureux ceux qui possèdent un pareil trésor!

Toutefois, ce n'est pas à *l'Office de la Vierge* que M. Meyerbeer // 120 // a demandé le texte de son cantique, c'est à la traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont le ton est plus doux, plus onctueux, plus touchant, plus humble et plus empreint, c'est Corneille qui parle, « d'une raisonnable médiocrité ». Mais laissez-moi vous transcrire le passage de *l'Avis au lecteur* où je copie cette dernière expression.

« Je n'invite point à cette lecture ceux qui ne cherchent dans la Poésie que la pompe des vers : ce n'est icy qu'une Traduction fidèle, où j'ay tasché de conserver le caractère et la simplicité de l'Authéur. Ce n'est pas que je ne sache bien que l'utile a besoin de l'agréable pour s'insinuer dans l'amitié des hommes; mais j'ay crû qu'il ne failloit pas l'étouffer sous les enrichissemens, ny luy donner des lumières qui éblouissent au lieu d'éclairer. Il est juste de luy prêter quelques grâces, mais de celles qui luy laissent toute sa force, qui l'embellissent sans le déguiser, et raccompagnent sans le dérober à la veuë: Autrement, ce n'est plus qu'un effort ambitieux, qui fait plus admirer le Poète qu'il ne touche le Lecteur. J'espère qu'on trouvera celui-cy dans une raisonnable médiocrité, et telle que demande une Morale Chrétienne, qui a pour but d'instruire et ne se met pas en peine de chatouiller les sens. Il est hors de doute que les curieux n'y trouveront point de charme, mais peut-estre qu'en récompense les bonnes intentions n'y trouveront point de dégoût; que ceux qui aimeront les choses qui y sont dites, supporteront la façon dont elles y sont dites, et que ce qui pénétrera le cœur ne blessera point les oreilles. »

Quel charme dans ce style si noblement familier! et que nous voudrions pouvoir rapprocher de ce passage certaines préfaces de nos grands prosateurs et de nos grands poètes contemporains, si ridiculement boursoufflées, et où le plus sot orgueil cherche en vain à se dérober sous les pénibles circonlocutions d'une modestie mal jouée! C'est, du reste, ce qui justement a décidé du choix de M. Meyerbeer pour *l'Imitation*. Il n'a pas voulu d'un « effort ambitieux qui fit plus admirer le musicien qu'il ne touchât le chrétien »; c'est ainsi qu'il a recherché « une raisonnable médiocrité », et qu'il a voulu s'insinuer « dans l'amitié » des auditeurs.

C'est dans le chapitre XXI du III^e livre que M. Meyerbeer a pris son texte :

Ineffable splendeur de la gloire éternelle,
Consolateur de l'âme en sa prison mortelle,
En ce pèlerinage où le céleste amour
Luy montrant son pays la presse du retour;
Si ma bouche est muette, écoute mon silence!
Écoute dans mon cœur une voix qui s'élançe,
Et d'un ton que jamais nul que toy n'entendit,
Cette voix sans parler te dit et te redit :
 Combien dois-je encore attendre?
 Jusques à quand tardes-tu,
 O Dieu tout bon, à descendre
 Dans mon courage abattu!

Suivent huit strophes en petits vers semblables, qui, avec les première, groupées de trois en trois, forment les trois couplets du chœur à six voix, trois couplets coupés par trois récits composés avec les grands vers. L'accent de ces récits rappelle Marcel inspiré par une sorte de vision céleste, ou Bertram, personnage diabolique, il est vrai, mais Bertram terrifié par les plus augustes mystères de la foi chrétienne. Dans le chœur, le passage du mineur au majeur est d'une suavité pleine de rayonnement, C'est doux, c'est calme, c'est limpide et tout à la fois grandiose; on se sent dans le temple. Voilà que nous nous surprenons à faire l'éloge de M. Meyerbeer, nous qui ne louons d'ordinaire que les artistes morts et qui nous taisons sur les vivants. De cette manière, nous sommes sûrs de n'effaroucher aucune susceptibilité, de ne susciter aucune rivalité. Mais quand un homme comme M. Meyerbeer vient, du milieu de ses triomphes de la scène, nous apporter plus qu'un encouragement, puisqu'il fait // 121 // acte de participation à notre œuvre, il est bien permis de s'oublier jusqu'à dire ce qu'on pense de son noble talent et de son dévouement si glorieux à la grande cause que nous défendons.

P. S. Nous avons omis de dire, dans notre dernier numéro, que le cantique de l'abbé Chabas, de Cavaillon, *Le ciel enfin*, est précisément celui qui offre une certaine ressemblance avec l'air de *la Juive: Rachel, quand du Seigneur*, de M. Halévy, qui, assurément, n'a pas eu connaissance de ce cantique. Nous ajoutons que, bien que ce même cantique soit à deux voix, la seconde partie est *ad libitum*. Nous en disons autant des *récits* du cantique de M. Meyerbeer. Dans les endroits où l'on manquera d'une voix de basse pour ces récits, on pourra se borner aux trois couplets du chœur.

Enfin, en relisant ce long article, nous nous apercevons que nous aurions dû donner quelques détails biographiques sur Saboly. Il naquit à Monteux, dans le comtat Venaissin, le 30 janvier 1614, et mourut à Avignon le 25 juillet 1675. Voir l'article *Noël*, déjà cité du *Dictionnaire de plain-chant*, l'Introduction du recueil du M. Séguin, et le *Dictionnaire historique et biographique du comtat Venaissin*, par M. le docteur Barjavel.

LA MAÎTRISE, 15 décembre 1859, pp. 113-121.

Journal Title:	LA MAÎTRISE
Journal Subtitle:	JOURNAL DES GRANDES ET DES PETITES MAÎTRISES
Day of Week:	
Calendar Date:	15 December 1859
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	8
Year:	3 ^{ème} année
Series:	None
Issue:	15 Décembre 1859
Livraison:	None
Pagination:	113-121.
Title of Article:	CAUSERIES.
Subtitle of Article:	Le Noël. – Les Noëls. Recueil de Noëls de Saboly. – Le roi René. – Lulli [Lully]. – Les Gaude. Cantique de Brydayne. – Pierre Corneille. – Cantique de M. Meyerbeer.
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front page and Internal Text
Cross-reference:	None.